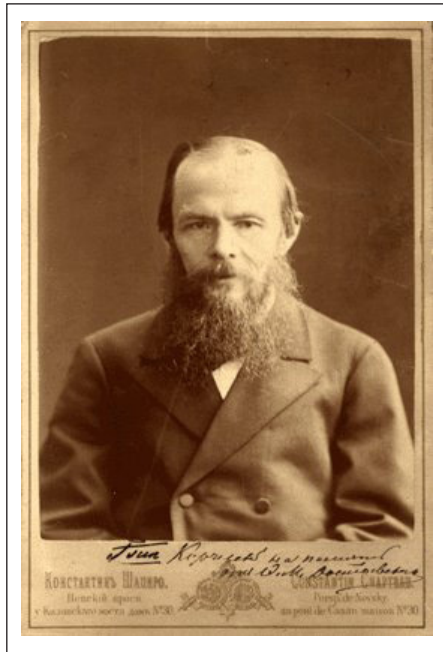


FÉDOR DOSTOÏEVSKI

# LE GRAND INQUISITEUR

LES FRÈRES KARAMAZOV

DEUXIÈME PARTIE : LIVRE V - CHAPITRE V



1880

# AKKLÉSIA

---

## LE DERNIER ÉVANGILE

[ NOVISSIMUM EVANGELIUM ]

La traduction ici proposée est celle d'**André Markowicz** dans sa publication chez **Actes Sud Thesaurus** des ***Œuvres romanesques*** de **Dostoïevski, 1875-1880 (2014)**.  
«Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur. Les mots ou expressions en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.»

---

Copyright : La mise en page de ce texte est gracieusement proposée par **Akklesia** dans le but de faire connaître cet auteur. Ce document ne peut en aucun cas être utilisé de manière commerciale. Cependant il peut être distribué gratuitement, sans toutefois omettre les références du site de l'association qui le met à disposition : **[www.akklesia.eu](http://www.akklesia.eu)** ■ merci d'avance, Ivсан Otets

---

— Mais là encore, ce n'est pas possible sans préface, je veux dire sans préface littéraire, zut! se mit à rire Ivan, et moi, je me pose là, comme auteur! Vois-tu, mon action se passe au XVI<sup>e</sup> siècle, et, à ce moment-là – mais tu dois sans doute l'avoir appris à l'école –, c'était justement une coutume de faire descendre sur terre dans des œuvres poétiques les forces de l'au-delà. Et je ne te parle pas de Dante. En France, les clercs de tribunaux et, dans les monastères, les moines, donnaient des représentations entières dans lesquelles ils figuraient la Madone, les anges, les saints, le Christ et Dieu Lui-même. À cette époque, tout ça était simple comme bonjour. Chez Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, en l'honneur de la naissance du dauphin de France, à Paris, sous le règne de Louis XI, dans la salle de l'assemblée, on donne au peuple un spectacle d'édification gratuit qui s'appelle *Le Bon Jugement de la très sainte et gracieuse Vierge Marie*, où elle apparaît elle-même et prononce son *bon jugement*\*. Chez nous, à Moscou, dans le passé d'avant Pierre le Grand, des représentations dramatiques presque du même genre, tirées surtout de l'Ancien Testament, se faisaient aussi de temps en temps; mais, outre les représentations dramatiques, il y avait dans le monde entier une grande quantité de récits et de « vers », dans lesquels les héros étaient, quand on voulait, les saints, les anges et toutes les forces du ciel. Chez nous, dans les monastères, on s'adonnait aussi à la traduction, à la copie et même

à la composition de poèmes de ce genre, et quand, encore – à l'époque des Tatares. Il existe, par exemple, un petit poème de monastère (une traduction du grec, bien sûr) : *La Vierge aux enfers*, avec des tableaux dont l'audace ne le cède en rien à ceux de Dante. La Vierge descend aux enfers et c'est l'archange Michel qui la guide dans sa traversée. Elle voit les pécheurs et leurs supplices. Il y a là, d'ailleurs, une catégorie de pécheurs des plus intéressante dans un lac enflammé : certains d'entre eux sont plongés dans le lac si profond qu'ils ne peuvent plus s'en sortir, eux, « ils sont oubliés de Dieu » – une expression d'une force et d'une profondeur extraordinaires. Et donc, la Vierge, bouleversée et explorée, tombe à genoux auprès du trône de Dieu et demande la grâce de tous ceux qui se trouvent en enfer, à tous ceux qu'elle a vus, sans distinction. Sa conversation avec Dieu est d'un intérêt colossal. Elle supplie, elle ne cède pas, et quand Dieu lui montre les mains et les pieds de son fils percés par des clous et lui demande : comment pardonnerai-je à ses bourreaux, elle demande à tous les saints, tous les martyrs, tous les anges et archanges de tomber à genoux avec elle et d'implorer la grâce de tous sans distinction. À force de prières, à la fin, elle arrive à obtenir de Dieu un arrêt des épreuves tous les ans, du vendredi de la Passion jusqu'à la Trinité, et les pécheurs de l'enfer remercient tout de suite le Seigneur et L'invoquent : « Tu es juste, Seigneur, d'avoir jugé ainsi. » Eh bien, donc, mon petit poème, il aurait été du même genre s'il était apparu à ce moment-là. Sur scène, je le fais figurer, Lui ; certes, Il ne dit rien dans le poème, Il apparaît et Il passe. Quinze siècles se sont passés depuis qu'Il a fait la promesse de venir en Son royaume, quinze siècles que Son prophète a écrit : « Je viens bientôt<sup>1</sup>. » « Ce céleste », comme Il l'a dit Lui-même encore sur terre. Mais l'humanité L'attend avec sa foi première, son émotion première. Oh, avec une foi même plus

---

<sup>1</sup> APOCALYPSE, III, 7.

grande, puisque quinze siècles se sont déjà passés depuis que les gages du ciel à la terre se sont arrêtés :

*Crois ton cœur, du ciel sur terre  
Pas un gage ne viendra<sup>1</sup>.*

Et seulement la foi dans une parole de cœur ! Certes, à cette époque-là aussi, il y avait beaucoup de miracles. Il y avait des saints qui faisaient des guérisons miraculeuses ; certains justes, d'après leurs vies, ont reçu la visite de la Vierge elle-même. Mais le diable veille toujours, et l'humanité commençait déjà à douter de la véracité de ces miracles. C'est précisément à ce moment-là, au nord en Allemagne, qu'est apparue une nouvelle hérésie. Une étoile gigantesque, « pareille à un flambeau » (c'est-à-dire à l'Église), « est tombée sur la source des eaux, et elles sont devenues amères<sup>2</sup>. » Ces hérésies, dans leurs blasphèmes, niaient les miracles. Mais ceux qui continuent de croire croient avec une flamme d'autant plus grande. Les larmes de l'humanité continuent de monter vers Lui, comme avant, elles L'attendent, elles L'aiment, elles mettent en Lui leurs espérances, elles rêvent de recevoir le martyr et de mourir pour Lui, comme avant... Et voilà que, pendant tant d'années, l'humanité, avec sa foi et sa flamme, a prié : « Dieu, apparais<sup>3</sup> », elle L'a invoqué pendant tellement d'années, que, Lui, dans Sa compassion infinie, Il éprouve le désir de descendre vers ceux qui prient. Il était descendu, Il avait rendu visite, déjà avant, à certains justes, certains martyrs ou certains saints ermites sur la terre,

<sup>1</sup> Extrait d'un poème de SCHILLER, Désir (Sehnsucht, 1801), dans la traduction russe de Vassili JOUKOVSKI.

<sup>2</sup> Citation pas tout à fait exacte de l'APOCALYPSE, VIII, 10-11.

<sup>3</sup> La traduction en français de ce passage du PSAUME CXVII, 24, texte très souvent cité pendant la liturgie orthodoxe, pose un problème insoluble, car, dans l'original russe, Ivan cite le texte slavon en faisant une faute de grammaire qui le rend incompréhensible.

comme cela est écrit dans leurs vies. Chez nous, Tiouttchev, qui croyait en la vérité de ces mots, a annoncé que

*Sous le faix de son calvaire,  
En mendiant, le roi des cieux  
Te bénissant, terre mère,  
T'a parcourue en tous lieux<sup>1</sup>*

Que ça se soit absolument passé comme ça, je peux te le dire. Et donc, Il a éprouvé le désir d'apparaître ne serait-ce qu'une minute au peuple – à Son peuple torturé, souffrant, puant de ses péchés, mais qui Lui porte un amour d'enfant. L'action, chez moi, se passe en Espagne, à Séville, à l'époque la plus épouvantable de l'Inquisition, quand pour la gloire de Dieu, on allumait de jour en jour dans le pays de grands brasiers et qu'

*En autodafés magnifiques  
On brûlait les hérétiques<sup>2</sup>.*

Oh, bien sûr, ce n'est pas ce moment-là où Il viendra nous apparaître, comme Il nous l'a promis, à la fin des temps dans toute Sa gloire céleste, ce moment qui se produira d'un coup, « comme un éclair qui luira du levant au couchant ». Non, chez moi, Il ressent le désir, même pour une seule seconde, d'aller visiter Ses enfants, et à l'endroit précis où les bûchers des hérétiques ont commencé à crépiter. Dans l'infinie miséricorde qui est la Sienne, Il passe encore une fois parmi les hommes, sous cette même forme humaine qu'Il avait prise pour marcher parmi les hommes, pendant trois ans, quinze

<sup>1</sup> Dernière strophe d'un poème de 1855 d'un des poètes majeurs du romantisme russe, Fiodor TIOUTTCHEV (1803-1873), auquel DOSTOÏEVSKI vouait une très profonde admiration. Cette même strophe est citée dans la dernière partie du *Discours sur Pouchkine* (juin 1880).

<sup>2</sup> Citation de *Coriolan*, poème romantique d'Alexandre POLÉJAÏEV (1804-1838).

siècles auparavant. Il descend jusqu'aux « places brûlantes » de cette ville du Sud, celle précisément où, pas plus tard que la veille, dans un « autodafé magnifique », en présence du roi, des courtisans, des chevaliers, des cardinaux et des charmantes dames de la cour, devant la population de la ville tout entière, le cardinal grand inquisiteur a fait brûler d'un seul coup une bonne centaine d'hérétiques *ad majorem gloriam Dei*. Il apparaît tout doucement, sans qu'on Le remarque et tous – voilà ce qui est étrange – Le reconnaissent. Ça pourrait être un des meilleurs passages de mon poème, c'est-à-dire pourquoi, justement, on Le reconnaît. Le peuple, poussé par une force invisible, se presse autour de Lui, on L'entoure, on s'attroupe, on Le suit. Lui, sans rien dire, Il passe parmi les gens avec un doux sourire d'infinie compassion. Le soleil de l'amour brûle dans son cœur, les rayons de la Clarté, de la Lumière et de la Puissance irradient de ses yeux et, se répandant sur les hommes, bouleversent leurs cœurs d'une réponse d'amour. Il tend les bras vers eux, Il les bénit et Son attouchement, le seul contact de Ses habits produisent une force thaumaturge. Voilà qu'un vieillard, un aveugle depuis l'enfance, s'exclame dans la foule : « Seigneur, guéris-moi, que je Te voie à mon tour », et, là, c'est comme si des écailles glissaient de sur ses yeux, et l'aveugle Le voit. Le peuple pleure et baise la trace de Ses pas. Les enfants jettent des fleurs devant Lui, ils chantent et Lui crient : « *Hosanna!* » « C'est Lui, oui, c'est Lui en personne, répète chacun, ça ne peut être que Lui, ce n'est personne d'autre que Lui. » Il s'arrête sur le parvis de la cathédrale de Séville où l'on amène dans le temple, en pleurant à grands flots, un petit cercueil ouvert, tout blanc, celui d'un enfant : c'est une petite fille de sept ans, la fille unique d'un notable. L'enfant repose, morte, recouverte de fleurs. Dans la foule, on crie à la mère qui sanglote : « Il va ressusciter ta petite fille. » Le curé de la cathédrale, qui est sorti pour accueillir le cercueil, regarde la scène

avec stupeur et fronce les sourcils. Mais voilà que résonne le cri de la mère de cet enfant mort. Elle tombe à genoux : « Si c'est Toi, ressuscite mon enfant ! » s'exclame-t-elle, tendant les bras vers Lui. La procession s'arrête, on dépose le cercueil sur le parvis, juste à Ses pieds. Il l'observe avec compassion et Sa bouche, à voix douce, prononce une nouvelle fois : *Thalifa koumi* – « et l'enfant se leva ». La fillette se réveille dans son cercueil, elle s'assied et, toute souriante, elle regarde autour d'elle, ses jolis yeux grands ouverts, étonnés. Elle tient dans ses mains le bouquet de roses blanches avec lequel on s'apprêtait à l'enterrer. Le trouble dans le peuple, les cris et les sanglots, et, là, à cette minute précise, le cardinal grand inquisiteur passe en personne, tout à coup, sur la place de la cathédrale. C'est un vieillard de quatre-vingt-dix ans, ou presque, un homme haut et droit, le visage desséché, les yeux creusés, qui laissent encore luire, comme une petite étincelle de feu, tout leur éclat. Oh, il ne porte pas cette magnifique robe de cardinal dans laquelle il sa pavanait, la veille, devant le peuple, quand on brûlait les ennemis de la foi romaine – non, à cett minute-là, il n'a que sa vieille bure, sa grosse bure monastique. Derrière lui, à une certaine distance, marchent ses sinistres lieutenants, et ses esclaves, et sa « garde sacrée ». Il s'arrête devant la foule, et observe de loin. Il a tout vu, il a vu le cerceuil qu'on déposait devant Lui, il a vu la petite fille qui ressuscitait, et son visage s'est couvert de ténèbres. Il fronce ses épais sourcils chenus, ses yeux luisent d'un feu mauvais. Il tend la main et ordonne à la garde de Le saisir. Et là, sa force est telle, le peuple est tellement dressé, soumis, tremblant d'obéissance, que la foule se fend à l'instant même devant les gardes, et eux, dans le silence de mort qui est tombé d'un coup, ils lèvent les mains sur Lui, et ils L'emmènent. La foule, en un clin d'œil, et toute comme un seul homme, s'incline jusqu'à terre devant le vieil inquisiteur, ce dernier, sans rien dire, bénit le peuple et passe



son chemin. La garde conduit le prisonnier dans une prison voûtée, étroite et noire, dans le vieux bâtiment du Saint-Office, et elle L'enferme. Le jour se passe, et vient cette nuit de Séville, obscure, chaude, « comme un souffle en suspens ». L'air « embaume le citron et le laurier<sup>1</sup> ». Dans la profonde obscurité, la porte en fer de la prison s'ouvre soudain, et le vieil inquisiteur lui-même, un flambeau à la main, pénètre lentement à l'intérieur de la cellule. Il est seul, la porte se ferme tout de suite derrière lui. Il s'arrête à l'entrée et, lentement, une minute ou deux, il scrute Son visage. À la fin, tout doucement, il vient vers Lui, pose le flambeau sur une table et il Lui dit : « C'est Toi ? Toi ? » Mais ne recevant aucune réponse, il ajoute très vite : « Ne réponds rien. Tais-Toi. Et puis, qu'est-ce que Tu pourrais dire ? Je ne le sais que trop, ce que Tu diras. Et même, Tu n'as pas le droit d'ajouter un seul mot à ce que Tu as déjà dit. Pourquoi es-Tu venu nous déranger ? Parce que Tu es venu nous déranger, et Tu le sais. Tu ne sais donc pas ce qui arrivera demain ? Je ne sais pas qui Tu es, et je ne veux pas le savoir : si c'est Toi ou seulement Sa semblance, mais, dès demain, je Te condamnerai, et je Te brûlerai sur le bûcher, comme le pire des hérétiques, et ce peuple qui, aujourd'hui, Te baisait les pieds, demain, au premier geste de moi, courra jeter des braises dans Ton feu, ça, Tu le sais ? Oui, Tu le sais, peut-être », ajoute-t-il dans une méditation profonde et sans quitter des yeux, un seul instant, son prisonnier.

— Je ne comprends pas très bien, Ivan, qu'est-ce c'est ? fit en souriant Aliocha qui avait toujours écouté sans rien dire. Est-ce que c'est tout de suite une fantaisie débordante ou je ne sais quelle erreur du vieillard, une espèce de *quiproquo*\* impossible ?

— Prends-le ne serait-ce que comme ça, fit Ivan en éclatant de rire. Si tu as été tellement gâté par le réalisme contempo-

<sup>1</sup> Deux citations d'un passage du *Convive de pierre*, de POUCHKINE.

rain que tu ne peux rien supporter de fantastique – tu veux un *quiproquo*\*, qu’il en soit comme tu veux. C’est vrai, recommença-t-il à rire, le vieillard a quatre-vingt-dix ans, et il y a longtemps qu’il a pu devenir fou sur son idée. Le prisonnier, lui, il a pu le frapper par son apparence. Ça pouvait être, finalement, un pur délire, la vision d’un vieillard de quatre-vingt-dix ans avant la mort, et d’un vieillard échauffé, qui plus est, par son autodafé de la veille avec sa centaine d’hérétiques brûlés. Mais est-ce que ça nous fait une différence, à toi et à moi, de savoir ce qui tient d’un *quiproquo*\*, et ce qui tient de la fantaisie débordante ? Ici, l’essentiel est que le vieillard a besoin de s’exprimer, que c’est pour tous ses quatre-vingt-dix ans qu’il finit par s’exprimer, et qu’il dit à haute voix ce qu’il a tu pendant ces quatre-vingt-dix ans.

— Et le prisonnier aussi, il se tait ? Il le regarde et il ne dit pas un mot ?

— Mais ça ne peut se passer que comme ça dans tous les cas, reprit Ivan avec le même rire. C’est le vieillard lui-même qui Lui fait remarquer qu’Il n’a même pas le droit d’ajouter quoi que ce soit à ce qu’Il a déjà dit. Si tu veux, c’est en ça que consiste le trait le plus essentiel du catholicisme romain, à mon avis, du moins : « Tout, n’est-ce pas, a été remis par Toi au pape, et tout, donc, se trouve maintenant entre les mains du pape, et, Toi, maintenant, tu peux même ne plus revenir du tout, ne dérange pas, au moins, jusqu’au jour dit. » C’est dans ce sens-là que non seulement ils parlent, mais qu’ils écrivent, les jésuites, du moins. Je l’ai lu moi-même chez leurs théologiens. « As-Tu le droit de nous dévoiler ne serait-ce qu’un seul des mystères de ce monde d’où Tu viens ? » lui demande mon vieillard, et il répond tout de suite à Sa place : « Non, Tu n’as pas le droit, pour ne rien ajouter à ce qui a été dit avant, et pour ne pas ôter aux hommes la liberté que Tu défendais quand Tu étais sur terre. Tout ce que Tu apporterais de nouveau attenterait à cette liberté de

la foi, puisque cela apparaîtra comme un miracle, quand la liberté de leur foi était ce à quoi Tu tenais le plus alors, il y a mille cinq cents ans. N'est-ce pas Toi qui disais si souvent, dans ce temps-là : « Je veux vous rendre libres » ? Eh bien, Tu les as vus, aujourd'hui, ces hommes « libres », ajoute soudain le vieillard avec une ironie pensive. Oui, cette affaire-là nous a coûté très cher, poursuit-il en le fixant d'un regard dur. Mais, cette affaire, nous l'avons enfin parachevée, et en Ton nom. Pendant quinze siècles nous nous sommes torturés avec cette liberté, mais, maintenant, c'est fini, et bien fini. Tu ne le crois pas, que c'est fini ? Tu me regardes avec des yeux si humbles, Tu ne me juges même pas digne de Ta colère ? Mais sache que c'est maintenant, oui, à cet instant précis que ces gens-là sont plus sûrs que jamais qu'ils sont pleinement libres, quand, leur liberté, ils nous l'ont apportée d'eux-mêmes, et l'ont servilement mise à nos pieds. Cela, c'est nous qui l'avons fait, mais est-ce cela, ce que Tu voulais, Toi, cette liberté-là ? »

— Là encore, je ne comprends pas, m'interrompt Aliocha, il ironise, il se moque ?

— Pas du tout. C'est justement ce qu'il se pose comme mérite, à lui et aux siens, d'avoir enfin fini par dompter la liberté et de l'avoir fait pour rendre les gens heureux. « Car c'est seulement maintenant (c'est-à-dire qu'il parle évidemment de l'Inquisition) qu'il est devenu possible de penser pour la première fois au bonheur des humains. L'homme a été créé rebelle ; est-ce que les rebelles peuvent être heureux ? On T'avait mis en garde, Lui dit-il, Tu n'as pas manqué de mises en garde, Tu as rejeté le seul moyen de construire le bonheur des hommes, mais, par bonheur, en T'en allant, Tu nous as confié toute la tâche. Tu as promis, Tu as confirmé par Ta parole, Tu nous a donné le droit de lier et de délier, et, bien sûr, aujourd'hui, ce droit, Tu ne peux même plus penser à nous l'enlever. Alors, pourquoi viens-Tu nous déranger ? »

— Qu'est-ce que ça veut dire : Tu n'as pas manqué de mises en garde, d'indications ? demanda Aliocha.

— C'est bien en ça qu'est l'essentiel de ce que le vieillard doit exprimer.

« L'esprit très sage et terrifiant, l'esprit de l'autodestruction et du néant, continue le vieillard, l'esprit immense T'a parlé dans le désert et on nous rapporte dans les livres qu'il T'aurait soit-disant « tenté ». Est-ce bien vrai ? Et était-il possible de dire quoi que ce soit de plus vrai que ce qu'il T'a proclamé avec ses trois questions, et que Tu as rejeté, ce que les livres appellent des « tentations » ? Et pourtant, si jamais un miracle foudroyant s'est produit sur la terre, c'était bien ce jour-là, le jour de ces trois tentations. Et c'est l'apparition de ces trois questions-là qui le faisait, le miracle. Si l'on pouvait penser, rien que pour un essai ou un exemple, que ces trois questions de l'esprit terrifiant se soient perdues sans trace dans les livres et qu'il faille les retrouver, les inventer une nouvelle fois, les recomposer pour les remettre dans les livres, et, dans ce but, s'il fallait réunir tous les sages de la terre – les gouvernants, les grands-prêtres, les savants, les philosophes, les poètes – et leur fixer cette tâche : inventez, composez trois questions, et des questions qui non seulement puissent correspondre aux dimensions de l'événement mais qui expriment, de plus, en trois paroles, en seulement trois phrases humaines, toute l'histoire à venir du monde et de l'humanité – alors, penses-Tu que toute la sagesse de la terre réunie ensemble serait capable d'inventer ne serait-ce qu'une semblance, en force ou bien en profondeur, de celles qui, réellement, T'ont été proposées dans le désert par cet esprit puissant et sage ? Ces trois questions à elles seules, le seul miracle de leur apparition, laissent comprendre qu'on a affaire ici à autre chose qu'à la raison transitoire de l'homme, mais à une raison éternelle, absolue. Parce qu'on a dans ces questions comme réuni et prédit en un seul toute l'histoire

ultérieure de l'homme, qui nous est représentée en trois images dans lesquelles se fondront toutes les irréductibles contradictions historiques de la nature humaine sur toute la surface de la terre. À ce moment-là, cela ne pouvait pas être aussi clair, car l'avenir demeurait inconnu, mais aujourd'hui, quinze siècles plus tard, nous voyons que, dans ces trois questions-là, tout est tellement devancé et prédit et s'est tellement réalisé qu'y ajouter ou bien en retrancher quoi que ce soit est devenu impossible.

Juge donc Toi-même, qui avait raison : Ton questionneur ou Toi ? Souviens-Toi de la première question ; ce n'est peut-être pas la lettre, mais le sens est celui-ci : « Tu veux aller dans le monde et Tu y vas les mains vides, en prêchant aux hommes une liberté à laquelle, dans leur simplicité, dans leur anarchie originelles, ils ne peuvent même pas donner un sens, une liberté dont ils ont peur, qui les effraie – car rien, jamais, ni pour la société humaine, ni pour l'homme n'a été plus insupportable que la liberté ! Vois-Tu ces pierres dans ce désert brûlant et nu ? Change-les en pains, et l'humanité se précipitera derrière Toi comme un troupeau, reconnaissant, obéissant, même s'il tremble éternellement que Tu retires Ta main, et que Tes pains viennent à disparaître. » Mais Tu n'as pas voulu priver l'homme de sa liberté, et Tu as rejeté cette proposition, car quelle liberté est-ce donc, as-Tu pensé, lorsque l'obéissance est achetée au prix du pain ? Tu as répondu que l'homme ne vit pas que de pain, mais sais-Tu bien que c'est au nom de ce même pain terrestre que l'esprit de la terre se lèvera contre Toi, et ira Te combattre, et Te vaincra, et que tous le suivront, en s'exclamant : « Qui peut se comparer à cette bête, elle nous a donné le feu des cieux ! » Sais-Tu que les siècles passeront et que l'humanité proclamera par la voix de sa sagesse et de sa science que le crime n'existe pas non plus, qu'il n'existe que des affamés. « Nourris-les, et, ensuite, demande-leur la vertu ! » – voilà ce qu'ils écriront sur les ban-

nières qu'ils lèveront contre Toi quand ils viendront détruire Ton temple. À la place de Ton temple, un bâtiment nouveau s'édifiera, une nouvelle et terrifiante tour de Babel, et même si celle-là non plus ne sera pas achevée, pas plus que la précédente, Toi, malgré tout, Tu pouvais éviter cette nouvelle tour, et abréger les souffrances des hommes d'un bon millier d'années, car, malgré tout, c'est bien vers nous qu'ils se retourneront, après mille ans de tortures avec leur tour! Ils nous retrouveront alors, comme l'autre fois, sous terre, au fond des catacombes, cachés (car nous serons, une fois de plus, persécutés, martyrisés), ils nous retrouveront et lèveront vers nous leur plainte: « Donnez-nous à manger, car ceux qui nous avaient promis le feu des cieux ne nous l'ont pas donné. » Et, là, leur tour, nous l'achèverons pour eux, car l'achèvera celui qui donnera à manger, et, donner à manger, nous seuls en serons capables, et en Ton nom, et en mentant que ce sera en Ton nom. Jamais, non, jamais ils ne pourront manger sans nous! Aucune science ne leur donnera le pain tant qu'ils resteront libres, mais, pour finir, leur liberté, ils nous la livreront d'eux-mêmes et ils diront: « Traitez-nous en esclaves, mais donnez-nous du pain. » Ils comprendront enfin d'eux-mêmes que jamais, non, jamais, ils ne sauront faire le partage entre eux! Ils comprendront aussi qu'ils ne pourront jamais être libres, parce qu'ils sont faibles, pervers, insignifiants, rebelles. Tu leur avais promis le pain des cieux, mais, je le répète encore, ce pain des cieux peut-il se comparer, aux yeux de cette tribu humaine, si faible, si éternellement perverse, éternellement ingrate, à celui de la terre? Si des milliers ou des dizaines de milliers Te suivent au nom du pain des cieux, qu'en sera-t-il de ces millions, de ces dizaines de milliers de millions d'êtres qui n'auront pas la force de mépriser le pain de la terre au nom du pain des cieux? À moins que Tu n'aimes que les quelques dizaines de milliers de millions de puissants et de forts, et que les millions de

faibles, innombrables comme le sable de la mer, mais de faibles qui T'aiment, ne soient créés que pour servir de matériau à ces puissants et à ces forts? Non, nous aimons aussi les faibles. Ils sont pervers, ils sont rebelles, mais, à la fin, c'est bien ceux-là qui nous obéiront. Nous les émerveillerons, ils nous prendront pour des dieux car, nous mettant à leur tête, nous aurons accepté de supporter la liberté et de régner sur eux – si terrifiante leur sera, au bout du compte, leur liberté! Mais nous dirons que nous T'obéissons et que c'est en Ton nom que nous sommes les maîtres. Nous les tromperons, car, Toi, nous ne Te laisserons plus venir à nous. Ce nouveau mensonge fera notre souffrance, car nous serons obligés de mentir. Voilà ce que signifiait cette première question dans le désert, et voilà ce que Tu as refusé au nom de cette liberté que Tu plaçais plus haut que tout. Pourtant, cette question contenait un grand mystère de ce monde. En acceptant les « pains », Tu aurais répondu à cette angoisse générale et perpétuelle de l'homme, de l'homme en tant qu'individu et de l'humanité prise dans son ensemble – et, cette angoisse, c'est celle-ci: « Devant qui se prosterner? » L'homme n'a pas de souci plus lancinant, plus douloureux que, resté libre, celui de se chercher, aussi vite que possible, quelqu'un devant qui se prosterner. Mais l'homme cherche à se prosterner devant ce qui est indiscutable, tellement indiscutable que tous puissent accepter ensemble de se prosterner devant d'un seul mouvement. Car le souci de ces malheureuses créatures n'est pas seulement de trouver devant quoi je pourrais me prosterner, moi ou tel autre, mais de trouver quelque chose à quoi chacun pourrait croire, devant quoi tous se prosterneraient – et obligatoirement *ensemble*. C'est ce besoin de vénération *commune* qui fait la souffrance essentielle de tous les hommes pris en tant qu'individus et de toute l'humanité dans son ensemble, depuis le début des siècles. Pour cette communauté de la vénération, ils se sont

de tout temps entretués par le glaive. Ils se créaient des dieux et se défiaient les uns les autres : « Abandonnez vos dieux, inclinez-vous devant les nôtres, sinon – la mort sur vous et sur vos dieux ! » Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, même au moment où, dans ce monde, les dieux aussi disparaîtront : ils se prosterneront devant des idoles, de toute façon. Tu connaissais, Tu ne pouvais pas ne pas connaître ce mystère essentiel de la nature humaine, et Tu as rejeté la seule bannière absolue qui T'étais proposée pour obliger chacun à se prosterner devant toi d'une manière indiscutable – la bannière du pain de la terre, et Tu l'as rejetée au nom de la liberté, du pain des cieus. Regarde ce que Tu as fait ensuite. Toujours au nom de la liberté ! Je Te dis qu'il n'est pas de souci plus torturant pour l'homme que de trouver quelqu'un à qui remettre, et le plus vite possible, cette liberté qu'il a reçue, cette liberté que cette malheureuse créature a reçue en naissant. Mais ne peut conquérir cette liberté humaine que celui qui apaisera leur conscience. Avec le pain, Tu recevais une bannière indiscutable : Tu donnes le pain, l'homme s'incline, car rien n'est plus indiscutable que le pain, mais si quelqu'un, dans le même temps, s'empare de sa conscience en dehors de Toi, oh, alors, l'homme abandonnera jusqu'à Ton pain et il suivra celui qui aura séduit sa conscience. En cela, Tu avais raison. Car le mystère de la vie humaine n'est pas seulement de vivre, mais de savoir pourquoi l'on vit. Sans une idée très ferme du but de cette vie, l'homme refuse de vivre, et il préfère se tuer plutôt que de rester sur terre, quand bien même, sur terre, il ne serait entouré que de pains. C'est ainsi, mais quel est le résultat ? Au lieu de T'emparer de la liberté humaine, Tu n'as fait que l'accroître encore plus ! Ou Tu as oublié que l'homme préfère le repos, et même la mort, au libre choix dans la connaissance du bien et du mal ? Il n'y a rien de plus tentant pour l'homme que la liberté de sa conscience, mais rien de plus douloureux.



Or, Toi, comme fondement, au lieu de principes solides qui auraient dû apaiser la conscience des hommes une fois pour toutes, Tu as pris tout ce qui est extraordinaire, énigmatique et mystérieux, tout ce qui est au-dessus de leurs forces, et donc, Tu as fait comme si Tu ne les aimais pas – et qui a fait cela : celui qui venait leur offrir sa vie ! Au lieu de s'emparer de la liberté humaine, Tu l'as multipliée, et, à tout jamais, Tu as chargé de souffrances le royaume spirituel de l'homme. Tu as voulu de l'homme un amour qui soit libre, voulu que l'homme que Tu aurais séduit et attiré Te suive librement. Privé de la loi ancienne, une loi sévère, l'homme, dorénavant, devait juger lui-même, dans son cœur libre, de ce qui était bien et de ce qui était mal, en n'ayant devant soi pour seul guide que Ton image – mais comment n'as-Tu pas pensé qu'il finirait par tout rejeter et par tout mettre en doute, tout, jusqu'à Ton image et même Ta vérité, s'il était opprimé par un joug aussi terrifiant que la liberté de choisir ? Les hommes s'exclameront enfin que la vérité n'est pas en Toi, parce qu'il est impossible de les laisser dans une souffrance et dans un trouble plus terribles que ceux où Tu les as laissés ainsi, avec tant de soucis, tant de questions insolubles. Et donc, c'est Toi qui as posé les fondements de la ruine de Ton propre royaume, n'accuse personne d'autre. Pourtant, est-ce cela qu'on Te proposait ? Il n'existe que trois forces, seulement trois forces sur terre qui sont capables de vaincre et de s'emparer pour toujours de ces rebelles débiles, pour leur bonheur – ces forces, ce sont le miracle, le mystère et l'autorité. Tu as rejeté l'un, l'autre et la troisième, Tu as donné Toi-même l'exemple du rejet. Quand l'esprit terrifiant et très sage T'a placé sur le sommet du temple et T'a dit : « Si Tu veux savoir si Tu es bien le Fils de Dieu, jette-Toi en bas, car il est dit de Lui que les anges Le prendront et qu'ils Le porteront, qu'Il ne tombera pas ni ne se fera aucun mal – et Tu sauras alors si Tu es bien le Fils de Dieu, et Tu prouveras ce

que c'est que Ta foi en Ton père », Toi, Tu as écouté, mais Tu as rejeté cette proposition, Tu ne T'es pas laissé tenter, et Tu n'as pas sauté. Oh, bien sûr, en cela, Ton acte a été fier et magnifique, comme celui d'un dieu, mais les hommes, mais cette faible tribu de rebelles – eux, sont-ils des dieux? Oh, Tu as bien compris alors que si Tu ne faisais qu'un pas, rien qu'un seul mouvement pour Te jeter en bas, Tu aurais par là même tenté le Créateur, et Tu aurais perdu toute Ta foi, et Te serais fracassé sur cette terre que Tu étais venu sauver, et cet esprit très sage qui T'induisait en tentation aurait pu se réjouir. Mais, je le répète, sont-ils nombreux, ceux qui sont comme Toi? Et aurais-Tu réellement pu admettre une seule minute que les hommes, eux aussi, puissent résister à une tentation pareille? La nature humaine a-t-elle été créée ainsi, pour rejeter le miracle et, aux moments les plus terribles de la vie, aux moments des questions spirituelles les plus fondamentales, les plus terribles et les plus douloureuses, être capable de se contenter du libre arbitre de son cœur? Oh, Tu savais que Ton exploit serait conservé dans les livres, qu'il atteindrait la fin des temps et les dernières limites de la terre et Tu as eu l'espoir qu'en Te suivant l'homme resterait avec Dieu, sans éprouver le besoin du miracle. Mais Tu ne savais pas qu'à peine rejetait-il le miracle, c'est tout de suite Dieu qu'il rejetait, car l'homme cherche moins Dieu que les miracles. Et puisque l'homme n'a pas la force de se passer de miracles, il se créera des miracles nouveaux, mais qui ne viendront plus que de lui seul, et il s'inclinera devant ceux des guérisseurs, des vieilles sorcières, quand bien même il serait mille fois rebelle, hérétique et athée. Tu n'es pas descendu de la croix quand on Te criait, en se moquant, en Te narguant: « Descends de la croix et nous croirons que tu es Toi. » Tu n'es pas descendu car, là encore, Tu t'es refusé à rendre l'homme esclave du miracle, Tu voulais une foi qui soit libre et non pas miraculeuse. Tu voulais un amour qui soit libre,

non les exaltations esclaves d'un prisonnier devant un pouvoir qui l'a terrorisé à tout jamais. Or, là encore, Tu as surestimé les hommes, puisque, bien sûr, ce sont des prisonniers, même s'ils sont rebelles. Regarde autour de Toi, juge Toi-même, voilà, quinze siècles ont passé, vas-y, regarde-les : qui as-Tu élevé jusqu'à toi ? Je Te le jure, l'homme a été créé plus faible, plus vil que ce que Tu pensais de lui ! Est-il capable, dis-moi, est-il capable de faire la même chose que Toi ? En le plaçant si haut, Tu as agi comme si Tu cessais de compatir, car Tu demandais de lui bien plus qu'il ne pouvait donner – et qui agissait ainsi ? Celui qui l'a aimé plus que Soi-même ! L'estimant moins, Tu lui aurais moins demandé, et Tu aurais été plus près de l'amour, car le fardeau de l'homme aurait été moins lourd. L'homme, il est faible et vil. Quelle importance s'il se rebelle partout contre notre pouvoir et s'il est fier d'être un rebelle ? C'est une fierté d'enfant ou d'écolier. Les hommes sont de petits enfants, qui se rebellent dans leur classe et chassent leur professeur. Mais l'exaltation de ces gamins retombera, elle aussi, et elle leur coûtera cher. Ils détruiront les temples, ils répandront sur terre des rivières de sang. Mais ces enfants stupides finiront par comprendre qu'ils ont beau être des rebelles, ils ne sont que des rebelles sans force, incapables de supporter leur propre rébellion. Pleurant stupidement à chaudes larmes, ils verront enfin que Celui qui les a créés rebelles, sans l'ombre d'aucun doute, a seulement voulu se moquer d'eux. Cela, ils le diront désespérés, et ce qu'ils diront là sera un blasphème qui les rendra encore plus malheureux car la nature humaine ne supporte pas le blasphème, et elle finit toujours, au bout du compte, par se venger de lui. Ainsi – l'inquiétude, le trouble et le malheur, voilà le sort actuel des hommes après tout ce que Tu as souffert pour qu'ils soient libres ! Ton grand prophète nous as dit par la vision et par la parabole qu'il a vu tous les acteurs de la première résurrection, et qu'ils étaient de chaque souche

jusqu'à douze mille. Or, s'ils étaient aussi nombreux, eux non plus, ils n'étaient presque plus des hommes, mais des dieux. Ils ont supporté Ta croix, ils ont supporté des dizaines d'années d'un désert nu et affamé, ils n'ont mangé que des sauterelles et des racines – et Toi, bien sûr, Tu peux montrer avec fierté ces enfants de la liberté, ces enfants d'un amour librement offert, d'un sacrifice libre et magnifique en Ton nom. Cependant, souviens-Toi, ils n'ont été, en tout, que quelques milliers, et encore, pas des hommes, des dieux – mais, tous les autres ? Où est la faute des autres, des faibles hommes, s'ils n'ont pas supporté ce qu'on supporté les forts ? Où est la faute de l'âme faible si elle n'a pas la force de contenir tant de dons terrifiants ? Ou, est-ce que, réellement, Tu n'es venu qu'à des élus, ou bien pour des élus ? Si c'est le cas, il y a là un mystère, et ce n'est pas à nous de le comprendre. Et s'il y a un mystère, alors nous aussi, nous avons le droit de prêcher le mystère et d'enseigner aux hommes que ce qui importe n'est pas le libre arbitre de leur cœur, et pas l'amour, mais le mystère, auquel ils n'ont qu'à se soumettre aveuglément, fût-ce à l'encontre de leur conscience. Nous avons corrigé Ton œuvre et nous l'avons fondée sur le *miracle*, le *mystère* et sur l'*autorité*. Et les hommes se sont sentis heureux d'être à nouveau menés comme un troupeau, et d'avoir pu enfin délivrer leur cœur d'un don si terrifiant, qui leur avait apporté tant de douleur. Et nous, dis-moi, avons-nous eu raison de professer cela et de le faire ? Crois-Tu vraiment que nous n'aimions pas les hommes, nous qui savions si humblement leur impuissance, qui les avons soulagés de leur fardeau, avec amour, et en autorisant même le péché à leur nature faible, mais un péché autorisé par nous ? Pourquoi donc aujourd'hui viens-Tu nous déranger ? Et qu'as-Tu donc à me regarder avec ce regard doux, avec cette compassion, sans jamais rien me dire ? Indigne-Toi, je ne veux pas de Ton amour, parce que, moi-même, je ne T'aime pas. Et qu'aurais-je donc

à Te cacher ? Ou je ne sais pas à qui je parle ? Tout ce que j'ai à Te dire, tout, Tu le sais déjà, je le lis dans Tes yeux. Ou, moi, pourrai-je Te cacher notre mystère ? Ou peut-être veux-Tu que ce soit moi, précisément, qui Te le révèle ? Alors, écoute : nous ne sommes pas avec Toi, mais avec *lui* – notre mystère, le voilà ! Depuis longtemps nous ne sommes plus avec Toi, mais avec *lui*, depuis huit siècles. Voilà exactement huit siècles que nous avons pris de lui ce que, Toi, Tu avais rejeté avec indignation, ce dernier don qu'il T'avait proposé en Te montrant tous les royaumes terrestres : il nous a donné Rome et le glaive de César et nous nous sommes déclarés seulement rois de la terre, maîtres uniques, même si nous n'avons pas encore eu le temps de mener notre entreprise jusqu'à son terme définitif. La faute à qui, pourtant ? Oh, nous n'en sommes toujours qu'au début, mais l'entreprise est engagée. Il faudra attendre encore longtemps avant qu'elle s'achève, et la terre n'a pas fini de souffrir, mais nous atteindrons notre but et nous serons César et c'est alors que nous penserons au bonheur général de l'humanité. Or, Toi, déjà, Tu aurais pu le prendre, le glaive de César. Pourquoi as-Tu refusé ce dernier don ? En acceptant le troisième conseil de cet esprit puissant, Tu aurais accompli tout ce que l'homme cherche sur terre, c'est-à-dire : avoir quelqu'un devant qui se prosterner, quelqu'un à qui remettre sa conscience, et trouver un moyen de se réunir enfin à tous les autres dans une fourmilière commune indiscutée, car le besoin de réunion universelle est la troisième et la dernière souffrance de l'être humain. Depuis toujours, l'humanité dans son ensemble veut une échelle absolument mondiale pour s'organiser. Il y a eu beaucoup de peuples, avec une grande histoire, mais plus ces peuples étaient grands, plus ils étaient malheureux, car ils ressentaient plus fort que tous les autres le besoin d'une réunion universelle. Les grands conquérants, les Tamerlan, les Gengis Khân, sont passés sur la terre comme un

tourbillon, en s'efforçant de conquérir tout l'univers, mais, eux aussi, inconsciemment, bien sûr, ils n'ont fait qu'exprimer ce même besoin insatiable de l'humanité d'une unité universelle et générale. En acceptant le monde et la pourpre des Césars, Tu aurais pu fonder le royaume universel, et instaurer la paix universelle. Car qui régnerait sur les hommes, sinon ceux qui règnent sur leur conscience, et ceux de qui dépend leur pain ? Nous, donc, nous avons pris le glaive des Césars, et, l'ayant pris, bien sûr, nous T'avons rejeté, et nous l'avons suivi, *lui*. Oh, les siècles d'anarchie de leur conscience libre passeront encore, les siècles de leur science et de leur anthropophagie, car s'ils se mettent à ériger leur tour de Babel sans nous ils finiront par devenir anthropophages. Et c'est là que la bête rampera jusqu'à nous, et nous lèchera les pieds, les inondant de ses larmes de sang. Et, nous, nous monterons sur cette bête, et nous lèverons la coupe, et un seul mot sera écrit dessus : « Mystère ! » Mais c'est seulement alors, oui, alors seulement, que pourra s'instaurer pour les hommes le royaume de la paix et du bonheur. Tu es fier de Tes élus, mais Tu n'as que des élus, alors que, nous, nous apaiserons chacun. Et même : combien y en a-t-il eu, parmi tous ces élus, des hommes forts, qui auraient pu devenir des élus, qui ont fini par se lasser de T'attendre et ont porté et porteront encore toute la force de leur esprit, tout le feu de leur cœur vers une autre carrière et finiront par lever contre Toi une bannière *libre* ? Cette bannière, c'est Toi qui l'as levée. Chez nous, non, chacun sera heureux, personne ne se rebellera, personne ne s'entretuera plus à tout bout de champ, comme dans Ta liberté à Toi. Oh, nous arriverons à les convaincre qu'ils ne deviendront libres qu'au moment où ils renonceront pour nous à leur liberté et ils se soumettront. Eh quoi, ce que nous leur dirons, ce sera juste ou ce sera un mensonge ? Ils comprendront eux-mêmes que nous avons raison car ils se rappelleront jusqu'à quelles horreurs

d'esclavage et de trouble Ta liberté aura pu les pousser. La liberté, la liberté de l'esprit, la science les conduiront jusqu'à de tels labyrinthes, les placeront devant de tels miracles, de tels mystères inexplicables, que quelques-uns d'entre eux, les insoumis et les farouches, s'élimineront eux-mêmes, les autres, insoumis mais plus faibles, s'élimineront les uns les autres, et les troisièmes, ceux qui seront restés, les faibles et les malheureux, ramperont à nos pieds en criant: « Oui, vous aviez raison, vous étiez seuls à détenir Son mystère, nous revenons vers vous, sauvez-nous de nous-mêmes. » En recevant de nous le pain, bien sûr, ils verront clairement que c'est leur propre pain, celui qu'ils ont fait de leurs mains, que nous leur reprenons, pour le leur rendre, sans le moindre miracle, ils verront que nous n'avons pas mué les pierres en pains, mais, plus encore que du pain en tant que tel, leur joie viendra de recevoir ce pain de nos mains à nous! Car ils ne se rappelleront que trop comment auparavant, sans nous, ces mêmes pains qu'ils produisaient ne se muaient qu'en pierres dans leurs mains, alors que, du jour où ils se sont tournés vers nous, ce sont les pierres elles-mêmes qui, dans leurs mains, sont devenues des pains. Ils n'apprécieront que trop, oui, trop ce que cela veut dire, de se soumettre une fois pour toutes! Aussi longtemps que les hommes ne l'auront pas compris, ils seront malheureux. Et qui, dis-moi, a contribué le plus à l'incompréhension qui les aveugle? Qui a dispersé le troupeau et l'a jeté sur des routes inconnues? Mais le troupeau se réunira encore une fois, et il se soumettra encore, et, cette fois, ce sera pour toujours. Alors, nous leur donnerons un bonheur calme et humble, le bonheur des créatures sans force, telles qu'elles ont été créées. Oh, nous finirons bien par les convaincre de renoncer à l'orgueil, car, Tu les as élevés au-dessus d'eux-mêmes, et donc Tu leur as enseigné l'orgueil; nous leur prouverons qu'ils sont faibles, qu'ils ne sont que de pauvres enfants, mais que le bonheur

de l'enfant est le plus doux des bonheurs. Ils deviendront craintifs, ils nous regarderont, ils se presseront vers nous comme des poussins vers la poule couveuse. Nous les émerveillerons et nous les effraierons, et nous serons leur orgueil, d'être si forts et si intelligents, d'avoir pu ainsi dompter cet innombrable troupeau de rebelles. Ils frissonneront sans défense devant notre colère, leur esprit sera pris de terreur, leurs yeux deviendront larmoyants, comme ceux des enfants et des femmes, mais ils passeront tout aussi facilement, au premier signe que nous ferons, au rire et à la joie, à la gaieté radieuse, aux chansonnettes heureuses de l'enfance. Oui, nous les forcerons à travailler, mais, aux heures que le travail laissera libres, nous leur ferons une vie qui sera un jeu d'enfant, avec des chansons enfantines, avec un chœur, des danses innocentes. Oh, nous leur permettrons même le péché, ils sont faibles et sans force, et ils nous aimeront comme des enfants de leur permettre le péché. Nous leur dirons que tout péché sera racheté s'il est commis avec notre permission ; et si nous leur donnons cette permission de pécher, c'est que nous les aimons, et que, la punition, soyons grands princes, nous la prendrons sur nous. Et nous la prendrons bien sur nous, cette punition, et, eux, ils nous vénéreront comme des bienfaiteurs qui se seront chargés de leurs péchés devant la face de Dieu. Et ils n'auront jamais aucun secret pour nous. Nous leur donnerons ou non la permission de vivre avec leurs femmes et leurs maîtresses, d'avoir ou de ne pas avoir des enfants – selon qu'ils seront obéissants –, et, eux, ils nous seront soumis, avec gaieté et avec joie. Toutes les ténèbres les plus mystérieuses de leur conscience, tout, ils nous porteront tout, et nous résoudrons tout, et, eux, ils auront foi en notre décision, et ce sera une foi joyeuse, car elle les dispensera de ce souci terrible et de ces douleurs effrayantes qu'ils supportent aujourd'hui d'avoir à décider à titre libre et personnel. Et tous serons heureux, tous ces mil-



lions de créatures, sauf les cent mille qui les dirigeront. Car nous, qui aurons la charge du secret, nous serons les seuls à être malheureux. Il y aura des milliers de millions d'enfants heureux, et cent mille hommes déchirés qui auront pris sur eux cette malédiction de connaître le bien et le mal. Ils mourront doucement, ils s'éteindront doucement au nom de Toi et, dans la tombe, ils ne trouveront que la mort. Mais nous garderons le secret et, pour leur propre bonheur, nous leur ferons miroiter une récompense céleste, éternelle. Car même si quelque chose existe dans l'autre monde, ce n'est, bien sûr, pas pour des gens comme eux. On dit, on prophétise que Tu viendras et que Tu vaincras une fois encore, que Tu viendras avec Tes élus, Tes orgueilleux et Tes puissants, mais nous dirons qu'ils se sont juste sauvés eux-mêmes alors que nous avons sauvé chaque homme. On dit que la prostituée qui chevauche la bête et brandit le *mystère* sera déshonorée, que, de nouveau, les faibles se rebelleront, qu'ils déchireront sa pourpre et dénuderont son corps « immonde ». Mais moi, alors, je me lèverai et je Te montrerai les milliers de millions d'enfants heureux qui ont vécu dans l'ignorance du péché. Et nous qui nous serons chargés de leurs péchés pour leur bonheur, nous nous lèverons devant Toi et nous dirons : « Juge-nous, si Tu le peux et si Tu l'oses. » Sache-le, je n'ai pas peur de Toi. Sache-le, moi aussi, je suis allé au désert, j'ai mangé des sauterelles et des racines, et moi aussi je bénissais cette liberté avec laquelle Tu bénissais les hommes, et moi aussi je m'apprêtais à être au nombre des élus, des forts et des puissants, de ceux qui brûlent de « compléter le nombre ». Mais j'ai ouvert les yeux et j'ai refusé de servir la folie. Je suis rentré et j'ai adhéré à la masse de ceux qui *ont corrigé Ton œuvre*. Oui, j'ai quitté les orgueilleux et je suis revenu chez les humbles, pour faire le bonheur des humbles. Ce que je Te dis s'accomplira, notre règne s'établira. Je Te le répète : pas plus tard que demain, Tu verras un troupeau docile cou-

rir vers Ton bûcher, au premier geste que je ferai, et y jeter des braises, vers ce bûcher où je Te ferai brûler pour être venu nous déranger. Et si quelqu'un a mérité plus que les autres ce bûcher, c'est Toi. Je Te brûlerai demain. *Dixi.* »

Ivan s'arrêta. Il s'était échauffé en parlant, et avait parlé avec passion ; mais, quand il eut fini, il sourit brusquement.

Aliocha, qui l'avait toujours écouté en silence, et qui, à la fin, pris d'une émotion extrême, avait, à de nombreuses reprises, tenté d'interrompre le discours de son frère, mais s'était visiblement contenu, se mit soudain à parler, comme s'il se propulsait.

— Mais... c'est une absurdité ! s'écria-t-il en rougissant. Ton poème est une louange à Jésus, et pas une critique... comme tu voulais. Et qui te croira sur la liberté ? Est-ce que c'est comme ça, non, comme ça qu'il faut la comprendre ! Ce n'est pas cette idée dans l'orthodoxie... c'est Rome, et, encore, pas Rome tout entière, ce n'est pas vrai – c'est le pire du catholicisme, les inquisiteurs, les jésuites !... Et puis, un personnage aussi fantastique que ton inquisiteur, c'est absolument impossible que ça existe. Qu'est-ce que c'est, ces péchés des hommes dont il se serait chargé ? Qu'est-ce que c'est, ces porteurs du mystère qui se seraient chargés de je ne sais quelle malédiction pour le bonheur des hommes ? Quand est-ce qu'on les a vus ? Nous connaissons les jésuites, on dit du mal d'eux, mais est-ce qu'ils sont comme chez toi ? Mais pas du tout, non, pas du tout... C'est simplement l'armée romaine pour un futur royaume terrestre, avec un empereur – le premier prêtre de Rome à leur tête... voilà leur idéal, mais sans le moindre mystère et cette tristesse sublime... C'est le désir du pouvoir le plus simple, le désir des biens terrestres ignobles, de la soumission... un genre de servage futur, à condition qu'ils soient propriétaires... voilà ce qu'ils sont, un point c'est tout. Ils ne croient même pas en Dieu,

si ça se trouve. Ton inquisiteur qui souffre, c'est juste de la fantaisie...

— Mais attends, attends, riait Ivan, comme tu t'échauffes. De la fantaisie, tu dis, je veux bien ! Bien sûr, de la fantaisie. Mais attends, n'empêche : est-ce que tu penses réellement que tout le mouvement catholique de ces derniers siècles n'a vraiment été qu'un simple désir de pouvoir, seulement pour ces biens ignobles ? Ce ne serait pas le père Païssy qui te mettrait ça dans la tête ?

— Non, non, au contraire, le père Païssy a même dit un jour quelque chose dans ton genre... mais bien sûr, pas ça, pas du tout ça, se reprit soudain Aliocha.

— Renseignement précieux, n'empêche, malgré ton « pas du tout ça ». Ce que je te demande justement, c'est pourquoi tes jésuites et tes inquisiteurs se sont réunis seulement pour des biens matériels ignobles ? Pourquoi il est impossible qu'on trouve parmi eux un homme à la douleur sincère, qui soit torturé par une grande douleur, et qui aime l'humanité ? Tu vois : imagine qu'il s'en soit trouvé un seul, parmi tous ces gens qui ne cherchent que les biens matériels et ignobles, ne serait-ce qu'un seul homme comme mon vieil inquisiteur, qui a lui-même mangé des racines dans le désert et a lutté contre le démon, en domptant sa chair pour se rendre libre et parfait, et qui, pourtant, toute sa vie a aimé l'humanité et qui brusquement a été illuminé et a vu clairement qu'elle n'est pas bien grande, la béatitude morale d'atteindre la perfection de sa volonté pour se convaincre en même temps que des millions d'autres créatures de Dieu ne restent créées que comme une forme de sarcasme, qu'elles n'auront jamais la force de vivre avec leur liberté, que des rebelles pitoyables ne feront jamais des géants qui finiront de construire la tour, que ce n'est pas pour des oies pareilles que le grand idéaliste a rêvé de son harmonie. Une fois que, ça, il l'a compris, il a rejoint... les sages. Est-ce que, ça, ça n'a jamais pu arriver ?

— Il a rejoint qui, quels sages ? s'exclama Aliocha presque avec rage. Il n'y a pas la moindre sagesse là-dedans, pas de secrets et de mystères... C'est juste seulement de l'athéisme, voilà tout leur secret. Ton inquisiteur, il ne croit pas en Dieu, voilà tout son secret!

— Et même si c'était ça ! Enfin, tu as deviné. Et, réellement, c'est ça, réellement, tout le secret n'est que là-dedans, mais est-ce que ce n'est pas une souffrance, ne serait-ce que pour un homme comme lui, qui a tué toute sa vie à un progrès spirituel dans le désert et qui n'a pas su se guérir de son amour de l'humanité ? Au déclin de ses jours, il arrive à la conviction claire que ce ne sont que les conseils du grand esprit terrifiant qui pourraient donner ne serait-ce qu'un semblant d'ordre supportable à ces rebelles sans force, « ces créatures d'essai, inachevées, créées comme un sarcasme ». Et donc, quand il arrive à cette conviction, il voit qu'il doit suivre l'indication de l'esprit très sage, de l'esprit terrifiant de la mort et de la destruction, et, donc, se convertir au mensonge et à la tromperie et mener les hommes, cette fois consciemment, vers la mort et la destruction, et les tromper, en plus, tout au long de leur route, pour que, d'une façon ou d'une autre, ils ne remarquent pas où on les mène, pour que, au moins pendant le trajet, ces aveugles pitoyables s'estiment heureux. Et, remarque ça, une tromperie au nom de Celui dans l'idéal de qui le vieillard a cru avec une telle passion pendant toute sa vie ! Est-ce que, ça, ce n'est pas un malheur ? Et si ne serait-ce qu'un seul homme comme celui-là se retrouve à la tête de toute cette armée « qui a soif du pouvoir seulement au nom des biens ignobles », mais est-ce qu'un seul homme comme celui-là ne suffit pas pour qu'il y ait tragédie ? Bien plus : il suffit qu'un seul homme de ce genre se tienne à sa tête pour que se trouve enfin une vraie idée directrice de toute l'entreprise de Rome avec toutes ses armées et ses jésuites, l'idée suprême de cette entreprise. Je te le dis franchement, et j'y

crois fermement, que cet homme unique n'a jamais disparu parmi ceux qui étaient à la tête du mouvement. Qui sait, peut-être, ces exceptions-là se trouvaient-elles aussi parmi le haut clergé romain. Qui sait, peut-être ce vieillard maudit, qui a aimé l'humanité d'une façon si obstinée, si originale, il existe aujourd'hui encore sous la forme de toute une assemblée de vieillards uniques de ce genre, et pas du tout fortuitement, mais il existe comme une entente, comme une alliance secrète, organisée depuis déjà longtemps pour préserver le secret, pour le préserver des hommes malheureux et sans force, et, ce, pour les rendre heureux. Ça doit exister absolument, et ça ne peut pas être autrement. J'ai comme l'impression que, chez les francs-maçons, il y a quelque chose comme ce secret qui est à leur base et que c'est pour ça que les catholiques détestent les francs-maçons, qu'ils voient en eux des concurrents, une dispersion de l'unité de l'idée, alors qu'il ne doit exister qu'un seul troupeau, et un seul pâtre... Remarque, en défendant mon idée, je ressemble à un auteur qui ne résisterait pas à ta critique. Assez là-dessus.

— Toi-même, tu es un franc-maçon, si ça se trouve ! laissa échapper soudain Aliocha. Tu ne crois pas en Dieu, ajouta-t-il, mais, cette fois, avec une douleur profonde. Il lui avait semblé que son frère le regardait avec ironie. Et, ton poème, comment est-ce qu'il se termine ? demanda-t-il soudain, les yeux fixant la terre. Ou bien il est déjà fini ?

— Mon poème, je voulais le finir comme ça : quand l'inquisiteur se tait, il attend encore quelque temps ce que son prisonnier lui répondra. Son silence l'opresse. Il a vu que le prisonnier l'écoutait tout le temps de son air doux et pénétré, le regardant droit dans les yeux, sans rien vouloir, visiblement, lui répliquer. Le vieillard aurait envie qu'il lui dise quelque chose, même quelque chose d'amer ou de terrible. Mais, Lui, d'un seul coup, Il s'approche du vieillard, et, sans rien dire, Il embrasse ses lèvres blanches, nonagénaires.

Voilà toute la réponse. Le vieillard tressaille. Quelque chose a bougé aux commissures de ses lèvres ; il se dirige vers la porte, il l'ouvre, et dit : « Va-T'en... et ne reviens jamais plus... ne reviens plus du tout... jamais, jamais ! » Et il le laisse aller vers « les places obscures de la cité ». Le prisonnier s'en va.

— Et le vieillard ?

— Le baiser brûle sur son cœur, mais le vieillard reste sur son idée.

— Et toi, en même temps que lui, et toi ? s'exclama douloureusement Aliocha. Ivan éclata de rire.

— Mais tout ça, c'est des bêtises, Aliocha, c'est juste un poème bon à rien d'un bon à rien d'étudiant, qui n'a jamais écrit deux vers de suite. Pourquoi tu prends ça tellement au sérieux ? Ou tu te demandes vraiment si je ne vais pas y aller, là-bas, chez les jésuites, pour entrer dans cette assemblée d'hommes qui corrigent Son œuvre ? Oh, mon Dieu, qu'est-ce que j'en ai à faire ! Je te l'ai dit : moi, tout ce que je veux, c'est arriver à trente ans, et, là – la coupe par terre !

— Et les petites feuilles collantes, et les tombes chéries, et le ciel bleu, et la femme aimée ! Comment est-ce que tu vivras, pour les aimer, hein, comment tu vas faire ? s'exclama douloureusement Aliocha. Avec un enfer pareil dans la poitrine et dans la tête, mais est-ce que c'est possible ? Non, c'est vrai que tu pars pour adhérer à eux... et sinon, là-bas, tu vas te tuer, tu ne supporteras pas !

— Il y a une force qui supportera tout ! dit Ivan avec, cette fois, une ironie froide.

— Quelle force ?

— La force des Karamazov... la force de la bassesse karamazovienne.

— Se noyer dans la débauche, étouffer son âme dans la dépravation, oui, oui ?

— Oui, on peut dire ça comme ça... seulement, d'ici l'âge de trente ans, peut-être que j'y échapperai, et, là...

— Comment tu y échapperas ? Par quoi tu y échapperas ? C'est impossible avec les idées que tu as.

— Là encore, à la Karamazov.

— C'est pour que « tout soit permis » ? Tout est permis, c'est ça, c'est ça ?

Ivan fronça les sourcils et ce fut comme si, étrangement, il pâlisait soudain.

— Ah, tu reprends le bon mot d'hier, qui a tellement énervé Mioussov... et que le frère Dmitri a repris tout de suite si naïvement ? fit-il avec un sourire torve. Oui, si tu veux : « tout est permis », puisque la phrase est dite. Je ne la renie pas. Et Mitenka aussi, sa rédaction, elle n'est pas mal.

Aliocha le regardait sans rien dire.

— Vieux frère, en partant, je me disais que j'avais au monde ne serait-ce que toi, reprit soudain Ivan avec une émotion inattendue ; et, maintenant, je vois que, dans ton cœur non plus, je n'ai pas de place, mon ermite bien-aimé. La formule « tout est permis », je ne la renierai pas, et bon, et puis, pour ça, c'est toi, non, qui va me renier, non, non ?

Aliocha se leva, s'approcha de lui et, sans mot dire, lui posa un baiser sur les lèvres.

— Un vol littéraire ! s'écria Ivan, passant soudain dans une espèce d'exaltation, c'est toi qui me l'as volé dans mon poème ! Merci, n'empêche. Lève-toi, Aliocha, sortons, il faut qu'on y aille, et toi et moi.

Ils sortirent, mais s'arrêtèrent devant le perron de la taverne.

— Voilà, quoi, Aliocha, reprit Ivan d'une voix ferme, si, vraiment, j'ai assez de force pour les petites feuilles collantes, alors, quand je les aimerai, ce ne sera qu'en me souvenant de toi. Ça me suffira que, toi, tu existes quelque part, et je ne perdrai pas mon envie de vivre. Ça, toi, ça te suffit ? Si tu veux, prends ça ne serait-ce que comme une déclaration d'amour. Maintenant, toi, tu prends à droite, moi à gauche

– et ça suffit, tu entends, ça suffit. C'est-à-dire, quand bien même je ne partirais pas demain (je crois que je pars à coup sûr), et si nous nous retrouvons quand même un jour, dorénavant, plus un mot avec moi sur ces sujets. Je te le demande instamment. Et pour ce qui est de notre frère Dmitri, je te le demande tout spécialement, n'essaie même plus jamais de me parler de lui, ajouta-t-il soudain avec agacement, le sujet est vidé, tout est dit, c'est bon ? Et moi, de mon côté, pour ça, je te ferai une promesse : quand, pour mes trente ans, je voudrai « jeter la coupe par terre », où que tu sois, je viendrai quand même te parler une dernière fois... ne serait-ce même que d'Amérique, sache-le. Je viendrai spécialement. Ça m'intéressera beaucoup de te voir, pour ce moment-là : toi, comment tu seras ? Tu vois, assez de promesses solennelles. Mais c'est vrai n'empêche qu'on se dit adieu, peut-être bien, pour sept ans, ou pour dix. Bon, maintenant, va retrouver ton *Pater seraphicus*, parce qu'il est en train de mourir ; il va mourir sans toi, je crois, tu serais capable de m'en vouloir que je t'aie retenu. Au revoir, embrasse-moi encore une fois, comme ça, et vas-y...

Ivan lui tourna soudain le dos et suivit son chemin, cette fois sans plus se retourner. Cela ressemblait à la façon dont, la veille, son frère Dmitri avait quitté Aliocha, même si, la veille, c'était dans un tout autre genre. Cette petite remarque bizarre fusa comme une flèche dans l'esprit triste d'Aliocha, un esprit triste et douloureux à ce moment-là. Il attendit un peu, regardant son frère s'éloigner. Bizarrement, il remarqua soudain que son frère Ivan marchait comme en se balançant un peu, et que son épaule droite, si on le regardait de dos, semblait plus basse que la gauche. Jamais il ne l'avait remarqué. Mais, brusquement, lui aussi, il se retourna et se lança presque au galop en direction du monastère. Le soir tombait déjà, et il avait presque peur ; quelque chose de nouveau montait en lui, quelque chose à quoi il ne pouvait pas



répondre. Le vent se leva de nouveau, comme la veille, et les sapins centenaires bruirent sombrement autour de lui quand il entra dans le bosquet de l'ermitage. Il courait presque. « *Pater seraphicus* – ce nom, il l'a pris quelque part – où ? se sentit penser Aliocha dans un éclair. Ivan, pauvre Ivan, quand est-ce que je te reverrai maintenant... Voilà l'ermitage, Seigneur ! Oui, oui, c'est lui, c'est le *Pater seraphicus*, il me sauvera... de lui, et pour toujours ! »

Ensuite, c'est avec la plus grande stupeur qu'il devait se souvenir, plusieurs fois tout au long de sa vie, comment soudain, après avoir quitté Ivan, il avait pu ainsi complètement oublier son frère Dmitri, que, le matin même, c'est-à-dire quelques heures à peine auparavant, il avait décidé de retrouver coûte que coûte, et ne pas revenir avant, quand bien même il aurait dû ne pas rentrer au monastère cette nuit-là.